

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr. Six mois, 23 fr. Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RECLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alsberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h. 15, 7 h. 19, 8 h. 47, 9 h. 47, 11 h. 47, m., 12 h. 24, 2 h. 02, 3 h. 39, 5 h. 18, 6 h. 15, 7 h. 33, 8 h. 32, 9 h. 33, 11 h. 14, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h. 41, 7 h. 15, 8 h. 43, 10 h. 17, 11 h. 23, m., 1 h. 49, 2 h. 39, 4 h. 58, 5 h. 38, 7 h. 17, 8 h. 18, 10 h. 17, 11 h. 23, s. Lille à Roubaix, 5 h. 20, 6 h. 55, 8 h. 22, 9 h. 55, 11 h. 05, 12 h. 57, 2 h. 18, 4 h. 40, 5 h. 20, 6 h. 55, 8 h. 00, 10 h. 05, 11 h. 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h. 08, 7 h. 10, 8 h. 08, 9 h. 40, 11 h. 38, 12 h. 15, 1 h. 55, 3 h. 31, 5 h. 08, 6 h. 06, 7 h. 24, 8 h. 23, 9 h. 24, 11 h. 02, Mouscron à Lille, 6 h. 52, 9 h. 24, 11 h. 20, 11 h. 57, 3 h. 13, 4 h. 45, 5 h. 49, 7 h. 02, 9 h. 05

DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 h. 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 h. 01 soir

BOURSE DE PARIS

DU 17 OCTOBRE	
3 0/0	61 75
4 1/2	88 75
Emprunt (5 0/0)	99 00
DU 19 OCTOBRE	
3 0/0	62 00
4 1/2	89 00
Emprunt (5 0/0)	99 22 1/2

ROUBAIX, 19 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Les dernières conditions du traité de paix conclue le 10 mai 1871 entre la France et l'Allemagne viennent d'être réglées. Le saint-père a accepté les conséquences inévitables du douloureux déclin qui nous a privés de deux de nos provinces. Les évêques français intéressés ont consenti aux modifications de la circonscription de leurs diocèses nécessitées par les conventions diplomatiques, et les commissaires français et allemands ont signé, le 7 octobre, le protocole déterminant les nouvelles circonscriptions diocésaines. Le Journal officiel publie les décrets relatifs à ces modifications.

Les circonscriptions diocésaines des territoires cédés à l'Allemagne coïncident donc maintenant avec la nouvelle frontière. Nous recueillons avec tristesse ces décrets qui rompent le dernier lien qui attachait encore à la France les populations des territoires cédés.

Le gouvernement de Serrano fait beaucoup trop parler de lui; ne pouvant venir à bout de l'insurrection carliste, il s'en prend à la France et la rend responsable de ses mésaventures. Si l'Espagne était habile, elle garderait le silence plutôt que de s'exposer à recevoir des leçons méritées comme celle que lui donne un de ses journaux financiers, le Rentier, dans les lignes qu'on va lire. Après avoir constaté qu'à la suite des élections des conseils généraux, les partis en présence s'adjudgeaient chacun la victoire, le Rentier ajoute:

« Ces constatations puériles et mesquines, ces accrocs à la vérité, ces supputations arbitraires, ces divisions malheureuses sont-elles bien de saison au moment où l'étranger pèse encore de tout son poids sur notre politique intérieure et extérieure, où nous voyons l'Espagne, qui l'Espagne, pays de 12 millions d'âmes, qui ne pue pas ses dettes et ne peut venir à bout du carlisme, affecter des airs fastueux et adresser à notre gouvernement des notes comminatoires.

« Ne comprendrons-nous pas, enfin, tout ce qu'on de fâcheux ces querelles intestines qui ajoutent à la force de nos ennemis et font de nous un objet de pitié pour l'Europe? »

« Quant à l'Espagne, qui nous demande des comptes, ne serait-ce pas à nous qu'il appartenait de lui en demander? »

« Qu'a-t-elle fait des capitaux que des banquiers et des établissements de crédit français lui ont constamment prêtés pour aider au développement de son commerce et de son industrie? »

« L'Espagne a toujours trouvé le plus grand appui en France pour ses affaires financières: elle ne devrait pas oublier que ses rentes et ses valeurs sont cotées à la Bourse de Paris et non à la Bourse de Berlin. Nous savons aujourd'hui ce que vaut sa reconnaissance.

« Est-ce qu'au memorandum remis, dit-on, par l'ambassadeur d'Espagne à M. le duc Decazes nous ne pourrions pas en opposer un dans lequel nous nous plaignions, à notre tour, du mépris qu'affecte l'Espagne de ses engagements, de sa dette non remboursée, de ses coupons impayés? »

« Est-ce que l'Espagne, qui se montre si exigeante au point de vue de la surveillance que nous exerçons sur notre frontière, protégée efficacement des sinistres? Est-ce que ses croiseurs ne laissent pas passer les navires étrangers chargés d'armes et de munitions à l'adresse des carlistes? »

« Un journal recommande à la presse française de ne se montrer ni carliste, ni alphonstiste, ni serraniste. « La France, dit-il, suffit amplement à remplir nos vœux » et à occuper nos esprits. » Rien de plus vrai ni de plus sage; mais cela ne saurait nous empêcher de nous donner que l'Espagne, qui a la prétention de nous obliger à la protéger, en gardant, chose impossible, tous les défilés des Pyrénées, ne veuille pas, elle de qui cela dépend uniquement, et dont l'honneur, comme nation, y est engagé, garder les défilés de son budget de façon à empêcher que l'argent qu'elle nous doit et qui devrait passer en nos mains reçoive une autre destination.

« Quand on ne fait pas soi-même face à des engagements sacrés et qu'il dépend de soi de tenir, ou à mauvaise grâce de se plaindre de son créancier, alors surtout qu'on lui reproche de ne pas faire l'impossible. L'Espagne croit se grandir en prenant les canons Krupp pour point d'appui; le carlisme s'affaiblit; la complicité dominatrice de l'Allemagne l'affectait comme nation. »

Il serait difficile, croyons-nous, de frapper plus juste.

Les bruits relatifs à une cession éventuelle de Porto-Rico à l'Allemagne produisent en Amérique une certaine émotion. D'après le Memorial diplomatique, à la date du 25 septembre, on disait à Washington que le secrétaire d'Etat américain venait de recevoir des dépêches qui l'informaient que le gouvernement russe avait pris la détermination de se joindre aux Etats-Unis pour opposer, le cas échéant, à ce que l'Allemagne acquit un pouce de territoire en Amérique. Les journaux américains qui commentent cette nouvelle se félicitent de l'attitude qui est prêtée au cabinet russe.

On se souvient des prétendues soumissions carlistes annoncées avec tant de fracas par des dépêches de Santander. Aujourd'hui tout cela s'est démenti, et les journaux anglais publient la dépêche suivante:

« La soumission du commandant de bataillon carliste Bernales n'a pas eu lieu. »

Visite de M. le maréchal de Mac-Mahon, au château de Broglie

Samedi matin, ainsi que nous l'avons annoncé, M. le maréchal de Mac-Mahon est parti de la gare Saint-Lazare, à huit heures

moins dix minutes, pour se rendre au château de Broglie.

Après avoir traversé la salle d'attente, comme un simple voyageur, le maréchal est monté, en compagnie de M. le colonel d'Abzac, de M. le vicomte d'Harcourt et de deux autres personnes dans le wagon-salon qui lui était réservé.

A huit heures, le départ a eu lieu. Un ingénieur chargé du service de la traction, dirigeait lui-même la locomotive qui tenait la tête du train.

A Nantes, à neuf heures, le wagon-salon, une voiture de première classe et deux fourgons ont été distraits du train pour former un train spécial: cinq minutes après le train spécial du maréchal courait à toute vitesse.

A Serquigny on s'est arrêté quelques minutes pour prendre le général de Vandœuvre, commandant la subdivision d'Evreux, et à onze heures cinq minutes on arrivait à Bernay.

Le maréchal était attendu à la gare par M. le duc de Broglie accompagné de son fils aîné, le prince Victor de Broglie. M. l'amiral La Roncière, Le Nourry, M. Pouyer-Quertier, arrivé la veille au soir de Marseille, M. le baron Pons, préfet du département de l'Eure, s'étaient joints aux autres autorités du département et aux autres invités pour recevoir le maréchal au débarcadere.

Après de chaleureux remerciements adressés par M. de Broglie au maréchal pour l'honneur qu'il lui faisait et une cordiale poignée de main de l'illustre visiteur, tous deux sont montés dans une calèche découverte, attelés de quatre chevaux blancs.

Deux postillons étaient en selle en costume d'apparat. Les autres invités suivaient dans des voitures particulières.

Au moment où le cortège s'ébranle, des cris enthousiastes de vive le Maréchal! partent de la foule.

Pas un cri de Vive la République ne se fait entendre. Les voitures parcourent rapidement la vallée de Bernay et, après avoir traversé le joli village de Broglie, s'arrêtent devant le château.

Il était midi. A midi un quart la table était servie.

Si le repas était bon, on peut en juger par le menu suivant que nous sommes assez indiscret pour emprunter à notre confrère du Paris Journal qui le doit lui-même, sans aucun doute, à une indiscretion:

- Eufs brouillés au truffes
- Petites bouchées chasseur
- Turbot sauce crevette et hollandaise
- Selle de mouton jardinière
- Suprême de volaille
- Chaud-froid de carilles à la gelée
- Faisans et perdreaux rôtis
- Pâtés de foies gras
- Cardons à la moelle
- Haricots verts sautés
- Mousse framboise et groseille
- Génésoie glacée au chocolat
- Dessert

Quant aux vins, ils étaient également dignes de l'hôte et de l'amphitryon. Pendant le repas, la musique municipale de Bernay exécutait les morceaux suivants:

1. Les Enfants de la Risle, marche (Kettly).
2. Si j'étais Roi, fantaisie (Adam).
3. Les dragons de Villars, fantaisie (Meillard).
4. Souvenirs de la Normandie, redowa, dédiée à M. le maréchal de Mac-Mahon.
5. Hayée, fantaisie (Aubr).

elle en avait l'habitude. Et lorsque l'enfant, les yeux pleins de larmes, lui demanda d'empêcher sa chère Gina de partir, toute la fermeté de Stella l'abandonna un instant et elle éclata en sanglots.

Oh! alors je sentis à mon tour quelle distance sépare les sacrifices pour ainsi dire extérieurs des vrais déchirements qui atteignent le cœur! Le grand amour qui adoucit toutes les peines de ce monde n'affranchit d'aucune d'entre elles. On pourrait même dire le contraire, puisqu'il agrandit la sphère de la tendresse et de la pitié: il fait seulement comprendre la douleur, et il lui donne son sens véritable.

Je ne pus toutefois regarder en ce moment Stella telle qu'elle était là devant moi, sans être saisie d'une tristesse que la pensée de notre séparation ne m'avait jamais causée jusque-là. Ses larmes, qu'elle savait d'ordinaire si bien réprimer, continuaient à couler, tandis qu'elle berçait son enfant en silence. Et elle demeura ainsi sans parler et même sans me répondre, jusqu'à ce que la petite Angiolina, après avoir aussi pleuré longtemps tout bas, se fit endormir, d'un sommeil lourd et profond, dans les bras de sa mère.

C'était la première fois de sa vie que Stella me semblait manquer de courage. Le mien chancelait à cette vue, et cette heure — la dernière que nous devions passer ensemble sur cette terrasse, remplie de doux souvenirs, et que les petits pas d'Angiolina avaient tant de

fois parcourue! — cette heure fut triste au delà de toute expression, et en apparence, de toute raison. Le ciel de l'âme, comme celui de l'Italie, se couvre ainsi parfois de ces nuages qui troublent et affligent d'autant plus que la lumière qu'ils obscurcissent est habituellement plus éclatante et plus seraine!

Notre tristesse était d'ailleurs trop motivée pour qu'elle pût nous surprendre. Néanmoins quelque chose de plus sombre que l'heure présente pesait sur nous, et le lendemain j'étais déjà son ombre sur cette dernière soirée!

Le soleil déclinait: Stella sortit subitement de sa rêverie pour réveiller Angiolina; l'heure était venue de partir avec elle; mais les yeux de l'enfant, si vifs d'ordinaire, étaient appesantis. Elle les ouvrit à peine, lorsque je m'approchai pour l'embrasser; sa petite bouche fit un léger mouvement pour me rendre mon baiser, mais elle se rendormit sur le champ, et sa mère, surprise et un peu alarmée de cette langueur inaccoutumée, se hâta de l'envelopper d'un châle, et l'emporta ainsi en la garantissant le mieux possible de l'air du soir.

Le lendemain, de douloureuse mémoire, se leva pourtant pour moi, brillant et radieux, car, à mon réveil, une lettre de Lorenzo me fut remise. Une lettre qui mettait fin à toutes mes perplexités, et qui justifiait au delà de toutes mes espérances la confiance avec laquelle je l'avais attendue!

« Ginevra, tu l'emportes, j'ose te le demander pardon, car tes lettres m'ont surprise, M. le maréchal est remonté en voiture. Le cortège se composait de la musique municipale de Bernay, d'un peloton de gendarmerie qui précédait la voiture. Derrière le maréchal, suivaient à pied: la municipalité de Bernay, les notables habitants en tenue de fête, entre deux lignes de pompiers, et enfin la foule des curieux poussant des cris enthousiastes.

La musique joue un air de circonstance s'il en fut: « Superbes Pyrénées », de l'Opéra de Mermat.

Le maréchal visite une halle en construction qui doit servir au même temps de théâtre et rentrer à la gare.

Le train part à cinq heures vingt minutes, poursuivi par les échos harmonieux de la musique de Bernay, qui continue longtemps à exécuter ses morceaux les plus brillants.

A Beaumont-le-Roger, une aubade des pompiers salua le passage du maréchal.

A Evreux, le maréchal descend un instant de wagon et reçoit les hommages de M. Canet, maire de la ville.

M. Canet profite des quelques instants qui lui sont accordés pour prononcer le discours suivant:

« Monsieur le président, dit-il, je viens au nom du conseil municipal vous remercier d'avoir bien voulu vous arrêter un instant, malheureusement trop court, dans notre ville; qu'il me soit permis d'en profiter pour vous exprimer les sentiments de respect et de dévouement que nous professons pour votre personne les populations normandes; elles vous sont reconnaissantes de tout ce que vous faites pour le maintien de l'ordre, et je suis heureux d'être leur interprète.

« Laissez-moi aussi vous dire, monsieur le maréchal, que la ville d'Evreux est émue de vous recevoir si des exigences d'ordre supérieur ne vous eussent obligé d'abréger votre voyage. »

Après quelques paroles de courtoisie, le maréchal remonte en wagon.

A dix heures et demie, il entra en gare à Paris et monta immédiatement en voiture, en compagnie de MM. d'Harcourt et d'Abzac, pour rentrer à l'Elysée.

surprise, M. le maréchal est remonté en voiture.

Le cortège se composait de la musique municipale de Bernay, d'un peloton de gendarmerie qui précédait la voiture. Derrière le maréchal, suivaient à pied: la municipalité de Bernay, les notables habitants en tenue de fête, entre deux lignes de pompiers, et enfin la foule des curieux poussant des cris enthousiastes.

La musique joue un air de circonstance s'il en fut: « Superbes Pyrénées », de l'Opéra de Mermat.

Le maréchal visite une halle en construction qui doit servir au même temps de théâtre et rentrer à la gare.

Le train part à cinq heures vingt minutes, poursuivi par les échos harmonieux de la musique de Bernay, qui continue longtemps à exécuter ses morceaux les plus brillants.

A Beaumont-le-Roger, une aubade des pompiers salua le passage du maréchal.

A Evreux, le maréchal descend un instant de wagon et reçoit les hommages de M. Canet, maire de la ville.

M. Canet profite des quelques instants qui lui sont accordés pour prononcer le discours suivant:

« Monsieur le président, dit-il, je viens au nom du conseil municipal vous remercier d'avoir bien voulu vous arrêter un instant, malheureusement trop court, dans notre ville; qu'il me soit permis d'en profiter pour vous exprimer les sentiments de respect et de dévouement que nous professons pour votre personne les populations normandes; elles vous sont reconnaissantes de tout ce que vous faites pour le maintien de l'ordre, et je suis heureux d'être leur interprète.

« Laissez-moi aussi vous dire, monsieur le maréchal, que la ville d'Evreux est émue de vous recevoir si des exigences d'ordre supérieur ne vous eussent obligé d'abréger votre voyage. »

Après quelques paroles de courtoisie, le maréchal remonte en wagon.

A dix heures et demie, il entra en gare à Paris et monta immédiatement en voiture, en compagnie de MM. d'Harcourt et d'Abzac, pour rentrer à l'Elysée.

Lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Minghetti

(SUITE).

Mgr l'évêque d'Orléans examine ensuite comment l'Italie a profité de ces biens mal acquis.

« Eh bien, vous avez dépouillé l'Eglise, en êtes-vous plus riches? Dans le gouffre de vos finances vous avez jeté cette proie: le gouffre s'est-il comblé? Non, il s'est élargi.

« Ou l'a déjà remarqué, les biens de l'Eglise ne portent pas bonheur à ceux qui s'en emparent. Malheur, dit Bossuet, à ceux qui mettent la main dessus! » Témoins, l'Espagne et d'autres nations, qu'ils n'ont préservées ni de la banqueroute ni de l'involution du désastre et des assignats.

« Vous en êtes là, au papier-monnaie. Ou auront passé les biens de l'Eglise d'Italie? Qui en profite? Qui les dévore? »

« Ce que je sais, c'est que le déficit de vos finances grandit chaque année dans des proportions effrayantes. Et l'impôt aussi, et la dette aussi. Votre budget dépasse aujourd'hui de 730 millions, c'est à dire de plus de moitié, les budgets de tout les Etats italiens pris ensemble avant l'unité.

« C'est à dire qu'aujourd'hui l'unité italienne coûte par an 730 millions aux Italiens.

rendu l'espoir de pouvoir un jour le mériter. Je ne crains donc plus de te revoir. Viens! je t'appelle et je t'attends.

« LORENZO »

Ces dernières lignes m'apportèrent la meilleure promesse de bonheur que j'eusse jamais reçue de ma vie, et je me baisai avec émotion. J'aurais voulu pouvoir partir à l'heure même, et l'on ne s'étonnera pas si je regardais maintenant sans regret la somptueuse demeure que j'allais quitter pour toujours, et même le spectacle enchanteur dont mes yeux ne s'étaient jamais lassés! Ce n'était point en effet ces objets extérieurs qui m'avaient donné la joie profonde et stable de mon âme. Ce n'était point à eux non plus que je devais ce bonheur rêvé pour ma vie, dont je croyais apercevoir en ce moment les premières lueurs. Aussi mon seul souci était-il de ne pouvoir partir assez vite. Tous mes préparatifs étaient faits et j'aurais pu me mettre en route à l'instant... Mais trois grands jours encore me séparaient de celui où partait pour Marseille le premier bateau sur lequel je pouvais m'embarquer, trois jours qui me semblaient un long délai! J'étais loin de prévoir, hélas! combien j'en trouverais la durée à la fois douloureuse et rapide!

Stella, depuis ces dernières semaines, passait la journée avec moi. Je l'attendais en ce moment pour lui communiquer ma joie. Mais l'heure à laquelle elle venait d'ordinaire s'écoula; elle ne parut point; je fus surprise de

Feuilleton du Journal de Roubaix du 20 OCTOBRE 1874.

— 36 —

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN.

(Suite.)

XLII.

Elle m'offrit la plus large hospitalité. Elle aurait voulu m'établir dans son palais de Tolède, et m'abandonner, pour mon seul usage le plus grand de ses grands salons. Elle ne comprenait pas qu'il me fût possible de demeurer dans ma maison pendant que l'on y faisait table rase de toutes ces magnificences dont la possession m'avait placée à ses yeux au sommet du bonheur. Mais je refusai de quitter, avant le dernier jour, ma chambre, ma terrasse et l'imcomparable vue, dont la privation m'était plus sensible que tout le reste. Je demeurai donc dans le coin (encore fort spacieux) que je m'étais réservé dans ma belle demeure, encouragée par Stella, qui, sans exclamation et sans surprise, me comprenait et m'aidait à faire mes préparatifs de départ, et me réjouissait par la présence d'Angiolina, toujours près de nous, comme de coutume, en sorte que, malgré la gravité du moment, je luttais presque sans effort contre l'abattement et la tristesse.

Les semaines s'écoulaient cependant et, quoique je n'eusse pas renoncé à l'es-

poir de vaincre l'obstination de Lorenzo, je commençai à perdre patience, et je songeais à partir sans son consentement, car il me semblait qu'une fois rapprochée de lui, il ne pourrait se refuser à me voir. Cette insertitude était la circonstance la plus pénible de ma situation actuelle, et, pendant sa durée, le temps orageux et pluvieux ajoutait encore sa triste influence à tout le reste. Mais, pour troubler ma paix et affaiblir mon courage il me fallait une épreuve plus sensible et plus difficile à supporter que celle-là.

Le ciel était redevenu serain, et nous avions enfin retourné sur la terrasse où la pluie nous avait bannies depuis longtemps. La verdure touffue du jardin, le parfum des fleurs, le bleu des montagnes, de la mer et du ciel, la nature tout entière enfin, semblait se redonner par un éclat inaccoutumé d'avoir pendant quelques jours été contrainte de voiler sa beauté. Mais Stella, à ce spectacle, au lieu d'être ravie et transportée comme de coutume, le regarda longtemps gravement et en silence, puis, tout d'un coup, avec une soudaine explosion de douleur, elle se jeta à mon cou:

« Ginevra! que deviendrons-nous, Angiolina et moi, quand tu seras partie?... Ah! jamais je n'aurais dû aimer qu'elle seule en ce monde!

Elle s'assit sur l'un des sièges de la terrasse, et prit sur ses genoux l'enfant qui, ce jour-là, ne s'était pas éloignée un instant pour aller jouer, comme